Pôle Recherche

Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 10

Les Wallons à l'étranger

Synthèse

Février 2013

10.00. Introduction

Sous l'Ancien Régime, nombreux sont les Wallons qui émigrent que leurs raisons soient financières, culturelles voire sécuritaires, durant cette période marquée notamment par les guerres de religion. La découverte des Amériques a également mis sur les routes des aventuriers. Certains sont partis volontairement, d'autres, sous la contrainte. Sans être le moins du monde exhaustif, quelques parcours particuliers vont retenir notre attention.

10.01. Des Wallons en Europe ?

10.01.01. *Des artisans*

« L'expatriation s'explique […] par les opportunités existantes au départ ; une industrie qui a développé une main d'œuvre compétente, un commerce qui a créé ses marchés financiers et tracé les routes à suivre […] »[1]. Des artisans exportent leur savoir-faire vers d'autres pays, mais il n'est toutefois pas possible de rendre compte de façon systématique et exhaustive de ces mouvements de population, faute de sources. Par ailleurs, si la période traitée dans le cadre de cette leçon se limite à l'Ancien Régime, il ne faut pas perdre de vue que déjà au XI^e^ siècle, des Wallons – des teinturiers et des drapiers, pour la plupart – quittent leur terre natale pour rejoindre l'Angleterre, l'Italie ou encore l'Allemagne, profitant des relations économiques avec ces pays.

Au XIV^e^ siècle, plusieurs industries connaissent une grande prospérité dans nos régions. L'industrie toilière, d'abord, est en plein essor, dans le Hainaut surtout, et envahit les marchés anglais et hanséatiques. Foulons et teinturiers des cités wallonnes suivent ce circuit commercial et migrent vers l'Angleterre. Ce mouvement de population s'amplifie, en 1328, par le mariage d'Édouard III d'Angleterre avec Philippa de Hainaut qui encourage Hennuyers et autres Wallons – tels le sculpteur Hennequin de Liège, le chroniqueur Jean Froissart et le Montois Walter de Manny, amiral de la flotte anglaise – à venir s'installer outre-Manche.

La dinanderie prospère également durant le XIV^e^ siècle et les Dinantais en assurent la diffusion dans divers pays et régions tels que l'Angleterre, l'Allemagne, la Normandie et l'Espagne. Les batteurs de cuivre suivent également le mouvement. En 1466 et 1468, le siège des villes de Dinant et de Liège par les troupes bourguignonnes entraîne de nouveaux mouvements de population. La présence de drapiers et d'orfèvres liégeois est attestée en Angleterre, de même que celle de Dinantais, que l'on retrouve également en Champagne, particulièrement à Mézières et dans la région de Château-Thierry. La crise de la draperie, amorcée dans le dernier quart du XIV^e^ siècle, amène également des drapiers liégeois à Fribourg, où l'industrie drapière connaît un grand essor.

[1] Michel DORBAN, « Des Wallons à travers l'Europe. L'exportation d'un savoir-faire (XIV^e^-XVI^e^ siècles), dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 57.

10.01.02. *Des artistes*

« On peut s'expatrier pour se perfectionner ou parce qu'on ne trouve pas chez soi l'accueil, c'est-à-dire souvent les ressources financières, pour s'exprimer. L'absence de mécénat indigène peut expliquer dès lors le départ d'artistes et d'autant plus si leurs compétences sont prisées au dehors »[2]. Les artistes ne quittent pas leur contrée natale vers un lieu de destination aléatoire. En effet, l'attrait pour une ville ou un pays s'évalue selon la présence ou non d'un mécénat, révélateur en outre de la prospérité de l'endroit visé. La population des artistes partis à l'étranger est évidemment mieux connue que celle des artisans. « Il existe une histoire de l'art, [écrit Michel Dorban,] pas une histoire des artisans »[3]. Parmi ces artistes émigrés, ceux qui ont rejoint Rome sont également mieux connus, grâce à l'existence de l'Institut historique belge de Rome qui se consacre à l'étude de l'histoire de Rome et plus généralement de l'Italie, de l'Antiquité à nos jours, en lien avec les régions du territoire actuel de la Belgique. Certains artistes ont en outre pu bénéficier, à Rome toujours, à partir du début du XVIII[e] siècle, de l'accueil et du gîte dans l'immeuble de la Fondation Darchis, situé non loin du Corso. Lambert Darchis, liégeois d'origine, secrétaire dans l'administration pontificale de 1646 à 1699, avait en effet institué par testament un hospice à l'origine destiné aux pauvres, mais qui est devenu, assez vite, en l'absence de spécifications testimoniales, une sorte de Collège qui accueillait des jeunes gens de condition modeste qui faisaient le voyage à Rome pour parfaire leur formation artistique et rencontrer les artistes italiens. Ainsi, peintres, graveurs, architectes, mais aussi musiciens étaient les hôtes du fameux « Collège liégeois de Rome ». On y a vu notamment André-Modeste Grétry, Joseph Dreppe, Richard Heintz et bien d'autres.

Au XIV[e] siècle, les cours princières d'Europe repèrent de jeunes artistes et les attirent chez eux, souvent très jeunes. Ainsi le chantre tournaisien Michel de Tornaco s'illustre-t-il à la cour d'Aragon et le ménestrel tournaisien Jacquemat Cuvelier ainsi que le sculpteur Jean Pépin de Huy se retrouvent-ils à la cour de Charles V. De nombreux chantres liégeois rejoignent quant à eux la chapelle pontificale : Arnold et Hugo de Lantins, Jean-François de Gembloux ou autres Johannes Ciconia.

En outre, certaines villes wallonnes ne sont pas en reste et deviennent de véritables foyers intellectuels et artistiques, notamment les cités épiscopales de Liège et Tournai, mais également Mons.

Durant le XV[e] siècle, les artistes wallons se rendent également dans les villes italiennes, attirées par leurs richesses et prospérité. Florence, Naples, Milan, Rome sont autant de repères pour les musiciens en provenance de la Wallonie actuelle. Ainsi Josquin des Près met-il son talent successivement au service du duc Sforza à Milan, de la chapelle pontificale à Rome et du duc d'Este à Ferrare. Parmi les musiciens de premier ordre qu'abrite Rome au XV[e] siècle s'illustre également Guillaume Dufay. Autour de ces grands noms, gravitent encore de nombreux artisans originaires des anciens Pays-Bas. À côté de ces célèbres musiciens, des peintres tels Roger de la

[2] *Ibid.*, p. 57.
[3] *Ibid.*

Pasture quittent également le pays wallon pour faire carrière dans les villes italiennes. Le Tournaisien s'illustre à Florence, Ferrare ou encore Venise.

Si le XVI^e^ siècle est marqué par les troubles religieux, ceux-ci n'empêchent toutefois pas les arts de la principauté de Liège de connaître un nouveau développement. Parmi les artistes liégeois, Lambert Lombard, peintre et architecte, figure parmi les plus connus. Après un séjour en Italie, il revient dans sa ville natale et fonde une Académie. Des musiciens liégeois quittent également la Wallonie : Jean de Castro et Mathieu Lemaistre mettent leur talent au service de la cour autrichienne.

Le célèbre musicien montois Roland de Lassus, comme ses prédécesseurs, fait carrière en Italie, à Palerme, Milan, Naples, Rome, Venise…, mais il est également appelé dans les principautés allemandes. Les sculpteurs hennuyers Jacques Dubroeucq et Jean Bologne succombent également à l'attrait de l'Italie.

L'Espagne attire les musiciens wallons, notamment Adrien Thiebaut dit Pickart, le Tournaisien Gery Gerson…

10.01.03. *Des lettrés*

Les cours européennes ont besoin d'ambassadeurs, qui sont notamment recrutés parmi les lettrés de la Wallonie actuelle. Ceux-ci se mettent au service des princes à travers l'Europe. Dans le dernier tiers du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècles, Jérôme de Busleiden, originaire d'Arlon et fondateur du Collège des Trois Langues à Louvain, sera le diplomate du Souverain à Rome, chez les Rois de France et d'Angleterre, tandis qu'au XVI^e^ siècle, Barthélémy Lemasson, dit Latomus, Arlonais qui enseigne à Fribourg, Cologne, Trèves et Coblence, deviendra l'ambassadeur de Charles Quint.

L'Église recrutera également nos lettrés.

10.01.04. *Des protestants*

« Au XVI^e^ siècle, ce n'était pas, sauf exceptions, les autochtones en partance que l'on dénombrait mais les étrangers installés dans leur nouveau pays d'accueil »[4]. Dès lors, les lieux de destination des réfugiés protestants sont relativement bien connus. Pour étudier l'émigration protestante au XVI^e^ siècle, nous disposons de recensements officiels, donc, mais également d'une grande variété de documents tels que les correspondances privées, les archives ecclésiastiques, les livres de bourgeoisie, les matricules d'université… Ces textes toutefois ne mentionnent pas la provenance des émigrés. Le recensement des étrangers de Londres de 1571, par exemple, rassemble Hennuyers, Flamands et Liégeois sous le même vocable « Douche ». Il est dès lors malaisé de déterminer le nombre exact de Wallons qui prennent part à ces mouvements de population, quoique celui-ci puisse, selon les cas, être estimé avec plus ou moins de vraisemblance.

La Réforme frappe les provinces romanes de façon bien inégale selon les territoires. Ainsi, la ville de Liège, par exemple, à la fin du premier tiers du XVI^e^ siècle, ne compte qu'une petite communauté d'anabaptistes. La répression n'étant pas très sévère, on sait seulement que certains membres de cette communauté quittent la principauté pour se réfugier à Strasbourg, tandis que d'autres Liégeois, probablement calvinistes, sont renseignés comme « fugitifs » dans les mandements liégeois de 1534, 1538 et 1548. Dans le dernier tiers du siècle, toutefois, les mouvements d'émigration depuis la principauté s'intensifient avec l'arrivée du duc d'Albe envoyé par Philippe II afin de mettre un terme aux troubles iconoclastes et de mater la rébellion des nobles : de Liège, Verviers, Stavelot ou Limbourg, ce sont les villes allemandes de Francfort et Frankenthal que l'on gagne le plus souvent. (**doc. 10.01.04.**).

La ville de Tournai est la plus protestante des villes wallonnes. Gérard de Moreau a établi qu'entre 1528 et 1565, 47 Tournaisiens ont été exécutés pour fait de religion. Les années qui suivent sont marquées par un durcissement de la répression : entre 1567 et 1573, plus de 2.000 personnes sont condamnées à mort par le Conseil des Troubles et on estime à 20.000 le nombre de Tournaisiens protestants qui quittent leur ville durant cette période, le plus souvent à

[4] Philippe DENIS, « Le flux protestant au XVI^e^ siècle », dans *Ibid.*, p. 69.

destination de l'Angleterre. D'autres villes wallonnes voient leur population protestante quitter le territoire : Mons, Namur, Nivelles, Ath, Arlon…

Le pays accueillant le plus grand nombre de protestants au XVI[e] siècle est l'Angleterre. Au milieu du siècle, entre 200 et 300 étrangers sont naturalisés chaque année à **Londres**. Parmi ceux-ci, on ignore toutefois le nombre de Wallons d'origine. Par ailleurs, pour relancer l'industrie drapière en plein déclin au début du règne d'Elizabeth, à Londres, mais aussi dans les villes du Sud et de l'Est, le gouvernement anglais encourage l'immigration et introduit « un nouveau type de draperies, les *New Draperies*, dont les tisserands wallons et flamands connaissaient le secret de fabrication »[5]. Dans ce contexte, l'État contrôle donc étroitement l'entrée et l'établissement des étrangers dans les villes anglaises. Les recensements effectués durant la deuxième moitié du siècle pour la ville de Londres renseigne une population de 4.534 étrangers en janvier 1559. Parmi ceux-ci, 1.674 individus, soit plus du tiers, s'y sont installés au cours des tout derniers mois (soit entre l'accession au trône d'Elizabeth en novembre de l'année 1558 et janvier 1559, date du recensement). Sur ces 1.674 personnes, 42 % ont quitté leur pays pour cause de religion. En 1568, on recense 6.684 étrangers dans la ville de Londres, pour 4.247 en mai 1571. Pour ce dernier recensement, on sait d'où proviennent ces populations d'émigrés : les trois quarts environ viennent des Pays-Bas parmi lesquels une très grande majorité de Flamands, ce sont également des Lillois, des Valenciennois, des Tournaisiens, des Hennuyers, ainsi que des Liégeois. La ville drapière de **Norwich**, dans l'est de l'Angleterre, accueille aussi une importante population étrangère.

D'autres, on l'a vu plus haut, gagnent la ville de **Strasbourg**. Selon Léon-E. Halkin, dans un article paru en 1977, 70 familles provenant des Pays-Bas ou de la principauté de Liège y émigrent durant le XVI[e] siècle. Il y en a certainement davantage. L'un des premiers protestants ayant trouvé refuge à Strasbourg est Simon Robert, un ancien curé augustinien de Tournai, qui épousera en 1528 Marie d'Ennetières, ancienne religieuse, originaire elle aussi de Tournai et ralliée à la doctrine protestante. La femme de Jean Calvin, Idelette de Bure, est elle-même liégeoise et s'est unie au réformateur français à Strasbourg en 1540.

L'Église de **Genève**, devenue progressivement la « capitale » du réseau réformé, accueille également de nombreux protestants. Les Tournaisiens d'origine y sont les plus nombreux, devant les Montois et les Liégeois. D'autres Wallons y élisent également domicile, en provenance, ceux-ci, d'Ath, de Namur, Nivelles, Huy, Châtelet-sur-Sambre, Seneffe… La plupart sont des artisans, et, parmi les Hennuyers, des tisserands.

Le mouvement d'émigration vers **Wesel**, ville du duché de Clèves, prend une telle ampleur à la fin de la première moitié du XVI[e] siècle que Charles Quint publie, le 7 mars 1545, un édit interdisant à ses sujets d'y émigrer et d'entrer en contact avec ses habitants sous peine de condamnations pour hérésie. À Wesel, les sources conservées ne permettent pas de déterminer précisément le nombre et la ville d'origine des protestants étrangers qui s'y réfugient, mais dans le dernier quart du siècle, ceux-ci représentent environ 20 % de la population totale de la ville ; on

[5] *Ibid.*, p. 73.

sait que la plus grande partie d'entre eux provient du Tournaisis et du Hainaut, et d'autres, dans une moindre mesure, de la principauté de Liège.

Francfort, comme déjà vu plus haut, accueille de nombreux protestants étrangers, parmi lesquels beaucoup de Liégeois, mais pas seulement. En effet, entre les années 1554 et 1561, sur 1096 nouveaux bourgeois recensés, 421 sont étrangers : 313 provenant des Pays-Bas, 26 de Liège et 32 de France. Par ailleurs, plus de la moitié sont des tisserands. En 1561, suite à la fermeture par les autorités de Francfort de l'Église française de la ville, plusieurs Liégeois trouvent refuge à **Schönau**, dans une ancienne abbaye cistercienne, soutenus par l'Électeur palatin Frédéric, mais en 1577, suite à l'accession au trône de Louis VI, le successeur de Frédéric, ils fuient à **Frankenthal**.

Dans les Provinces-Unies où ils ont trouvé refuge, les protestants wallons, pour des raisons de commodité linguistique, constituent une communauté distincte au sein de l'Église réformée des Pays-Bas. La première église wallonne est fondée à Middelbourg en Zélande, en 1574. Viennent ensuite celles d'Utrecht, en 1583, de Leyde en 1584 et d'Amsterdam en 1585. Après cette date, les créations se multiplient si bien qu'en un siècle, on n'en dénombre pas moins de vingt-six. La paroisse de Leyde fonde, en 1604, un Collège wallon destiné à former des pasteurs pour les émigrés, mais aussi pour les protestants wallons qui n'ont pas émigré. Les Wallons de « Hollande » restent en effet solidaires des fidèle demeurés au pays et leur envoient des secours matériels, des livres, réagissent lors de persécutions. Parmi les réfugiés wallons, plusieurs ont joué un rôle non négligeable au sein de leur terre d'adoption. « Dans l'ensemble, il s'agit de gens modestes qui pourtant, par leur action collective, ont parfois influencé la politique hollandaise et créé en tout cas un foyer de rayonnement pour la langue et la culture française. Avec les Français, ils ont contribué à donner à la Hollande la place éminente qu'elle a occupée dans les échanges intellectuels au XVII[e] et au XVIII[e] siècle »[6].

[6] Roland CRAHAY, « Les tensions religieuses dans une Wallonie catholique », dans Hervé HASQUIN, sous la dir. de, *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – Économies – Sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, p. 379-380.

10.01.05. *Deux grands entrepreneurs wallons : Jean Curtius et Louis de Geer*

Les années 1550 à 1650 sont particulièrement marquées par les guerres de religion, les troubles dynastiques et les incursions ennemies. Toutefois, cette période, comme l'écrit Paul Servais, est également celle d'« un nouveau monde, moderne, qui se met progressivement en place dans une structure internationale profondément modifiée par l'exploitation des Nouveaux Mondes, le transfert des trésors américains qu'elle entraine et la suprématie espagnole qu'elle implique. Suivant le mot de Jean Lejeune, c'est un vrai capitalisme qui apparaît, plus particulièrement en terre liégeoise, et se concrétise par ce qu'on pourrait appeler, sans exagération, une pré-révolution industrielle »[7]. Plusieurs secteurs, tels la métallurgie et l'industrie houillère, enregistrent en effet de nettes améliorations techniques, tandis que la guerre permet l'explosion de nouvelles industries : le textile à Verviers, l'alun, le soufre, le vitriole, les poudres, les munitions et les armes à Liège. Tous ces produits sont ensuite exportés dans toute l'Europe.

Deux entrepreneurs wallons, illustrations de ce nouveau capitalisme naissant dans la principauté de Liège au XVI[e] siècle, tirent leur épingle du jeu et révèlent tout leur sens commercial, entrepreneurial et industriel, pour l'un en Espagne notamment, en Suède pour l'autre : Jean Curtius (1551-1628) et Louis de Geer (1587-1652).

Jean Curtius, marchand et fabricant de poudre, se range très tôt derrière le camp espagnol. En 1590, le gouverneur général des Pays-Bas lui octroie le monopole de la collecte du salpêtre dans la Principauté de Liège, dans le Namurois, dans le duché de Lorraine, l'électorat de Trêves, l'évêché de Verdun et dans les territoires de la rive droite de la Meuse. Il engage par la suite des salpêtriers, la plupart hérétiques, en France, en Allemagne et en Lorraine pour les faire travailler dans ses moulins de Liège et de Malmédy. La dernière décennie du XVI[e] siècle et les premières années du siècle suivant sont, pour le Liégeois, des années particulièrement fastes symbolisées matériellement par la construction de son hôtel le long de la Meuse (**doc. 10.01.05a**). Il ouvre durant cette période deux poudreries, l'une en Outre-Meuse et l'autre à Vaux-sous-Chèvremont.

Dès 1606, il s'endette pour amasser une quantité considérable de munitions qu'il tente d'écouler dans les Pays-Bas et en Espagne. Dès 1613, il nourrit le projet de construire en Espagne une usine métallurgique à fondre et à étirer le fer destiné à l'armée espagnole, projet qui aboutira en 1616 avec la création d'une société dirigée par Curtius et deux associés dont le duc de Ciudad-Real, vice-roi de Navarre.

Louis de Geer, natif de Liège, mais installé à Amsterdam depuis sa conversion au calvinisme, entre en relation dès 1616 avec les frères de Besche, établis en Suède depuis la fin du XVII[e] siècle. En juillet 1618, Louis de Geer obtient la concession du fief de Finspong et de son usine. Son rôle en Suède devient alors prépondérant, alors même qu'il vit et travaille à Amsterdam : d'abord manutentionnaire, il se lance ensuite dans le commerce du cuivre et devient enfin commissaire général pour les fournitures de la marine et de l'armée « tout en assumant sans désemparer le rôle de principal intermédiaire financier pour les besoins de la guerre […]. Il réussit en Suède une audacieuse entreprise de délocalisation, en rapprochant les usines métallurgiques

[7] Paul SERVAIS, « De Curtius à de Geer, de l'Espagne à la Suède », dans Jean-François POTELLE, *Les Wallons à l'étranger*…, p. 87.

des gîtes métallifères, des forêts charbonnières et du prodigieux marché que constitue une armée en train de s'équiper pour l'avant-première guerre mondiale »[8]. Il ouvre et développe de nombreux établissements (**doc. 10.01.05b**) et, pour y travailler, recrute des ouvriers wallons, en 1627, et probablement même plus tôt : en tout, environ cinq mille hommes et leur famille quittent leur Wallonie natale pour s'installer en Suède, motivés notamment par la situation économique qui se dégrade chez eux.

10.01.06. Rennekin Sualem et la Machine de Marly

Dès le XVI[e] siècle, la Wallonie connaît un développement technologique important ; de tout temps, elle a enrichi ses techniques, notamment hydrauliques, déjà particulièrement sophistiquées, des innovations venues de l'extérieur. Entre 1680 et 1684-1685, le charpentier et ingénieur liégeois Rennekin (ou Renkin, voire Rennequin) Sualem construit la Machine de Marly, destinée à approvisionner en eau le château de Versailles et les fontaines des jardins. Le chevalier Arnold de Ville, également associé l'aventure, est quant à lui plutôt un entrepreneur de la veine des Curtius ou de Geer : « [il] possède une culture technique suffisante pour concevoir les grandes lignes d'un projet et le défendre, pourvu qu'il soit relayé, sur le terrain, par un *project engineer*, Renkin Sualem »[9].

Le problème technique de Versailles réside dans l'approvisionnement en eau, particulièrement abondant et régulier, des fontaines du parc. En 1678, pour remédier à la situation, on envisage de faire remonter la colline de Marly aux eaux de la Seine. En juin 1679, sur une proposition de machine faite par Arnold de Ville, le roi ouvre le chantier de Marly qui s'achèvera en 1684-1685. « La machine de Marly combine des éléments mécaniques qui avaient fait leurs preuves dans l'hydraulique wallonne. Elle doit affronter un problème de changement d'échelle : fournir une quantité très considérable d'eau en peu de temps, à une hauteur que la faiblesse des pompes ne permet pas d'atteindre d'un seul jet. La solution consistera donc dans la multiplication en batterie de chaque élément constitutif (roue, pompe, mécanisme de transmission) (**doc. 10.01.06**) entrainant ainsi des contraintes mécaniques qui finissent pas handicaper lourdement le système »[10]. En 1793, les faiblesses de la Machine de Marly, principalement la déperdition considérable d'énergie et les bris fréquents des diverses pièces, sont dénoncées et elle est finalement détruite en 1817. Elle sera par après remplacée par des machines à vapeur, et par la machine de Dufrayer, mise à l'arrêt en 1968.

[8] *Ibid*, p. 90 ; Robert HALLEUX, « La machine de Marly et les savoirs techniques en Wallonie au XVII[e] siècle », dans *Ibid*., p. 101.
[9] *Ibid.*
[10] *Ibid*., p. 104.

10.02. Des Wallons en Amérique

Si le continent américain n'a pas connu le même attrait que les pays européens sur la population wallonne d'Ancien Régime, on note toutefois quand même l'existence de petits mouvements de population outre-Atlantique, bien avant les grandes vagues migratoires de la seconde moitié du XIX[e] siècle[11].

10.02.01. *Des fondateurs d'une ville, New York*

Au début d'un XVII[e] siècle toujours troublé par les guerres de religion, bon nombre de Wallons protestants n'aspirent qu'à quitter leur terre natale, et ne sentent pas nécessairement à leur aise dans les Provinces-Unies ou en Angleterre. Après plusieurs départs à destination du continent américain – en Virginie et en Guyane, notamment avec Jessé de Forest – une nouvelle expédition est organisée, en 1624. Le *Nieuw Nederland*, affrété par la Compagnie des Indes occidentales, compte à son bord trente familles, la plupart wallonnes.

Arrivées sur place, les trente familles doivent se diviser : « huit passagers devaient s'occuper du Fort Nassau construit à l'extrême pointe de Manhattan par Adrien Block en 1614 ; quatre couples mariés sur le bateau et huit hommes étaient destinés à la colonisation de la rivière du Sud Delaware, dans les environs actuels de Gloucester ; deux familles et six hommes allaient s'installer dans le Connecticut tout près de Hartford ; tandis que le contingent le plus important, composé de dix-huit familles, allait rester sur le bateau et remonter le fleuve jusqu'à l'emplacement d'Albany »[12]. Progressivement, les familles s'organisent sur leur nouveau territoire : la pointe de Manhattan, qui avait été appelée *Nieuw Nederland* en néerlandais, et *Novum Belgium* en latin par le gouvernement des des Provinces-Unies[13], lors de l'établissement du Fort Nassau en 1614, devient, suite à l'arrivée des réfugiés wallons en 1624, une province propre avec un gouverneur, dont le wallon Pierre Minuit.

Un bloc de pierre érigé par le Conseil provincial du Hainaut (**doc. 10.02.01**) et inauguré dans un parc à la pointe sud de Manhattan, le 20 mai 1924, commémore le souvenir de l'arrivée de ces familles wallonnes à Manhattan.

---

[11] Le premier mouvement important de la seconde moitié du XIX[e] siècle se situe dans les années 1855 à 1856 et est le fait d'agriculteurs brabançons partis s'établir dans le Wisconsin, aux environs de Green Bay. La deuxième vague migratoire a lieu durant les années 1880 à 1893 et concerne surtout des ouvriers hennuyers désirant tenter leur chance outre-Atlantique. Serge JAUMAIN, « Les Wallons d'Amérique du Nord », dans *Ibid.*, p. 217-219.

[12] Robert GOFFIN, *Les Wallons, fondateurs de New York*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1970, p. 95.

[13] Ce nom s'est maintenu jusqu'à son acquisition par les Anglais qui rebaptisent le territoire *New York*.

10.02.02. *Des missionnaires*

Dès le XVII[e] siècle, des missionnaires wallons se rendent en Amérique pour explorer le territoire, évangéliser les populations locales et assurer l'encadrement religieux des premiers colons. C'est le cas de Louis Hennepin, natif d'Ath, qui sera missionnaire à Québec et qui explorera les terres canadiennes. Surnommé « l'explorateur du Mississipi », Hennepin a accompagné dans ses expéditions René Robert Cavelier, sieur de La Salle, en tant que père Récollets. Mais au-delà de sa mission d'évangélisation des populations d'Amérique, il s'est révélé un auteur à succès (46 éditions réservées à sa seule *Description de la Louisiane*) en étant l'un des premiers à offrir au public européen une description du Nouveau Monde. Il est le premier à décrire les grands lacs ; sa description des chutes du Niagara impressionne autant que celle de la Louisiane ou des peuples sioux qu'il a croisés. Mêlant ses propres aventures à une description réaliste, Hennepin intéresse un nombreux public avec un genre littéraire qui annonce le genre des récits de voyage. De nos jours, un Géant d'Ath porte son nom, de même qu'un comté du Minnesota, dont le siège est Minneapolis, ville où sa statue trône sur une place publique, sous un drapeau américain. Au XVIII[e] siècle toujours, les Wallons sont encore présents sur le sol américain. L'évêque Pierre-Herman Dosquet, Liégeois d'origine, devient évêque de Québec.

10.03. Des Wallons à la conquête du monde

Certaines personnalités wallonnes, ingénieurs et capitalistes, ont développé leur savoir-faire et leurs compétences en Wallonie et les ont expatriés en Europe et dans le monde.

C'est le cas d'Édouard Empain qui s'illustrera dans le secteur du transport urbain, des tramways. Il est surtout connu en tant que concepteur, constructeur et gestionnaire du métro parisien (**doc 10.03.01**), mais expatriera également son savoir-faire en Chine, où il crée la *Compagnie générale des Chemins de Fer et Tramways*, en 1900, et au Congo, où il constitue la *Compagnie des Chemins de Fer du Congo supérieur aux Grands Lacs africains.* En Egypte, à partir de 1905, il bâtit la nouvelle Héliopolis, à quelques kilomètres du Caire, sur le style arabe traditionnel.

Un autre ingénieur wallon s'est également illustré dans la construction de chemins de fer. Il s'agit de Jean Jadot. D'abord amené à remplacer le directeur des Tramways du Caire, il se voit ensuite confié la construction du chemin de fer de Basse Egypte. Il occupe également le poste d'ingénieur-contrôleur du chemin de fer de Pékin-Hankow, achevé en 1905. Actif également au Congo, il devient notamment la cheville ouvrière de la Compagnie du Chermin de Fer du Bas-Congo au Katanga (**doc 10.03.02**).

La *Compagnie internationale des Wagons-Lits* est créée en 1872 à l'initiative de Georges Nagelmackers (**doc. 10.03.03**), sur le modèle des banquettes-lits de G. Pullman qu'il avait vues aux États-Unis et qui permettaient déjà de parcourir de longues distances sans faire d'escale. Il adapte l'idée à une clientèle de capitalistes, entrepreneurs et ingénieurs wallons sillonnant l'Europe. À la fin de XIX^{e} siècle, les fameux trains bleus se préparent à conquérir l'Asie et l'Afrique.

Edgard Frankignoul est l'inventeur d'un système de fondation de réputation mondiale qu'il fera breveter en 1909 sous le nom de Pieux Franki (**doc. 10.03.04**). L'activité de sa *Compagnie internationale des Pieux armés Frankignoul* fondée en 1921 s'étend aux quatre coins du monde, en Europe, en Asie, en Afrique du Nord et en Amérique.

Raoul Warocqué, enfin, descendants d'entrepreneurs ayant fait fortune dans le charbon, a également étendu son activité à l'étranger. Grand propriétaire terrien de la région du Centre, il prend des participations importantes dans diverses entreprises tant en Wallonie que dans le monde (Abattoirs de Cureghem, Gaz et Électricité du Hainaut, Asturiennes des mines, charbonnages de Lincheng en Chine, etc.). Passionné de voyages, grand collectionneur et amateur d'antiquités et d'archéologie, il parcourt l'Europe, se rend en Egypte, en Chine, au Japon et en Inde et rassemble divers objets et quelques grandes pièces qui décorent le parc de Mariemont.

Bibliographie

Jean-François POTELLE (dir.), *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000.

Robert GOFFIN, *Les Wallons, fondateurs de New York*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1970.

Hervé HASQUIN, (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – Économies – Sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975

Pôle Recherche

Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 10

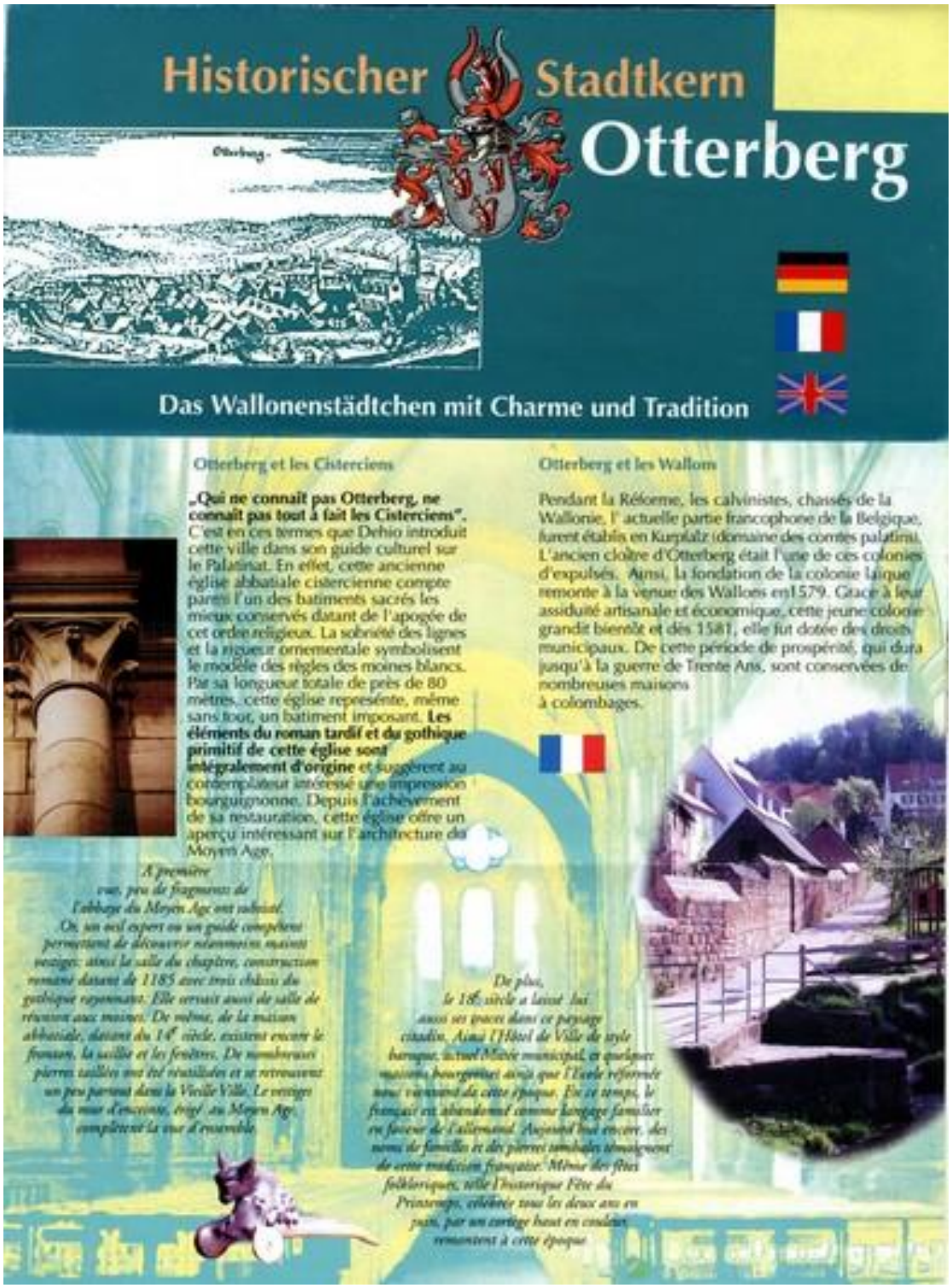
Les Wallons à l'étranger

Documents

Février 2013

10.01.04. Otterberg, petite ville wallonne de charme et tradition

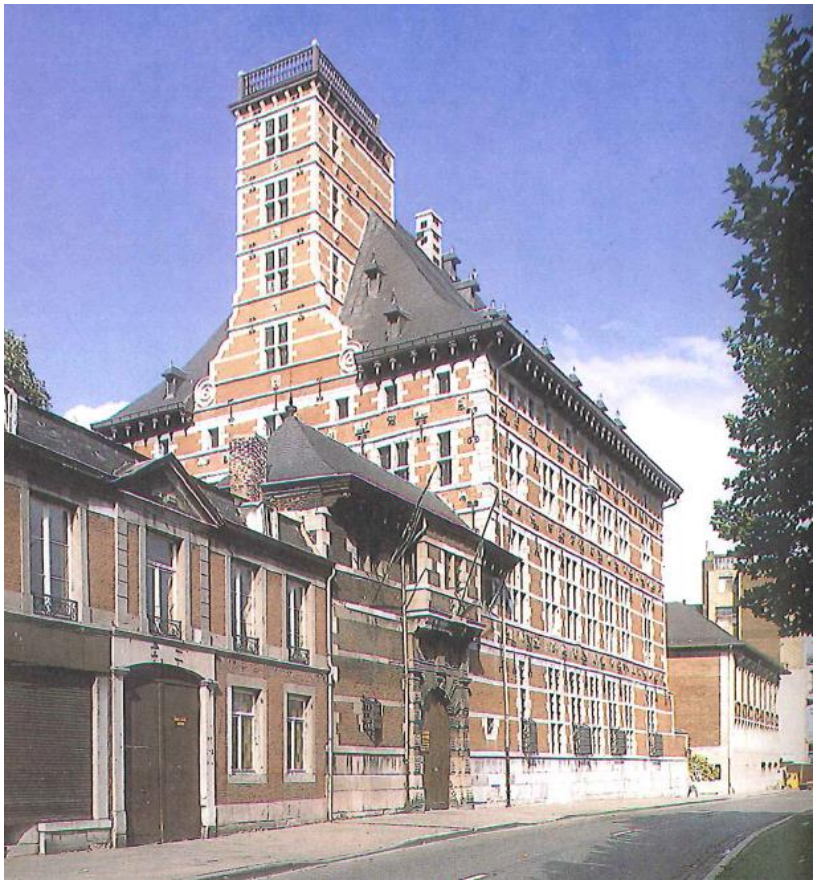
La promotion touristique faite par Otterberg, ville de l'arrondissement de Kaiserslautern, située en Rhénanie-Palatinat, dans l'ouest de l'Allemagne, insiste sur le rôle des Wallons dans le développement initial de la localité. Des éléments architecturaux de caractère wallon sont également mis en exergue.



© Coll. Institut Destrée.

© Coll. Institut Destrée.

10.01.05a. Musée Curtius (Liège)



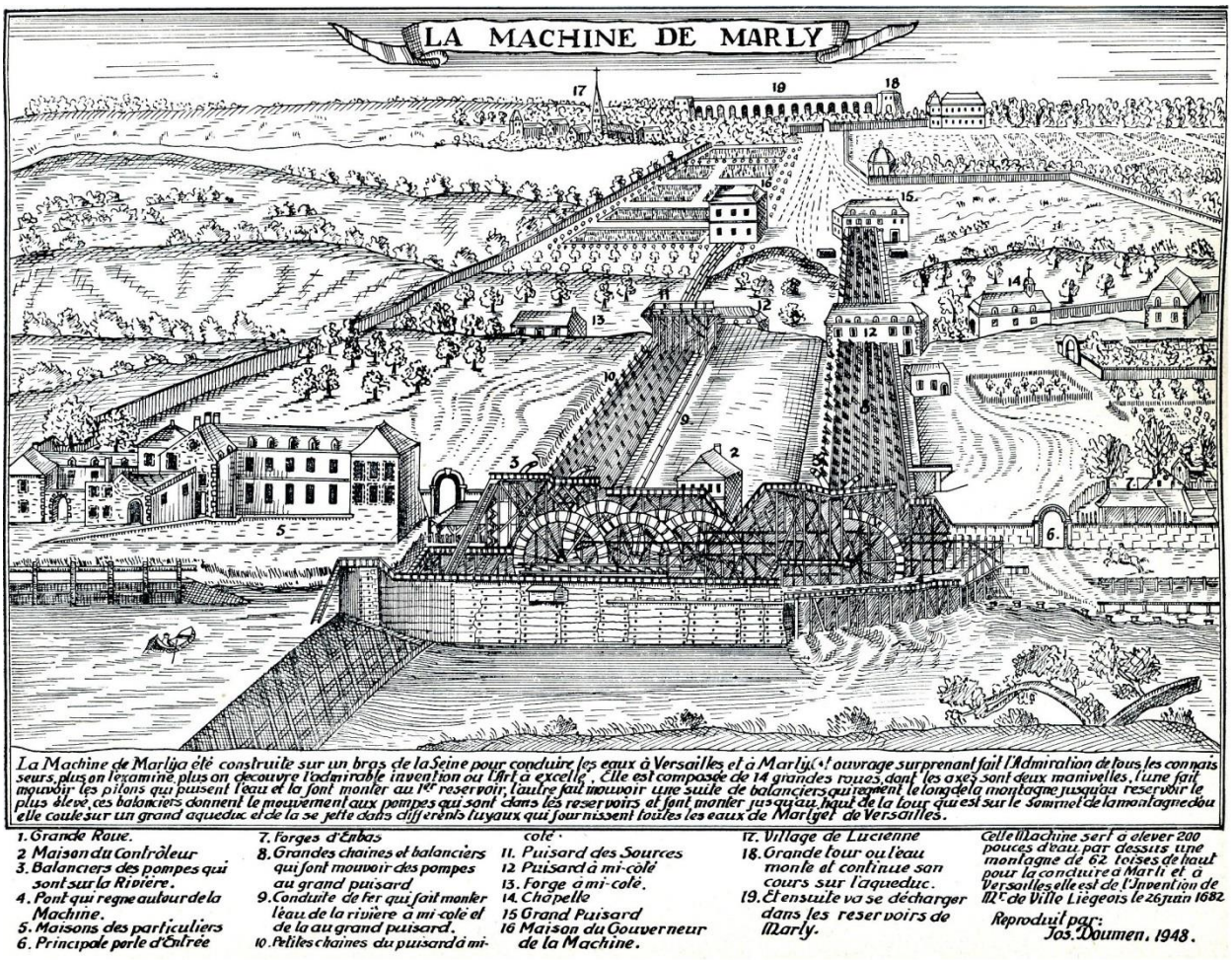
Reproduit dans Bruno DEMOULIN, « Jean Curtius », dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui, Charleroi*, Institut Jules Destrée, 2000, p. 80. (Institut Destrée, droits SOFAM)

10.01.05b. Siège des établissements de Geer, en Suède, au XVII[e] siècle

Extrait de J. YERNAUX, *La métallurgie liégeoise et son expansion au XVII[e] siècle.*

Reproduite dans Paul SERVAIS, « De Curtius à De Geer, de l'Espagne à la Suède », dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui, Charleroi*, Institut Jules Destrée, 2000, p. 88. (Institut Destrée, droits SOFAM)

10.01.06. *Vue générale du site de Marly*



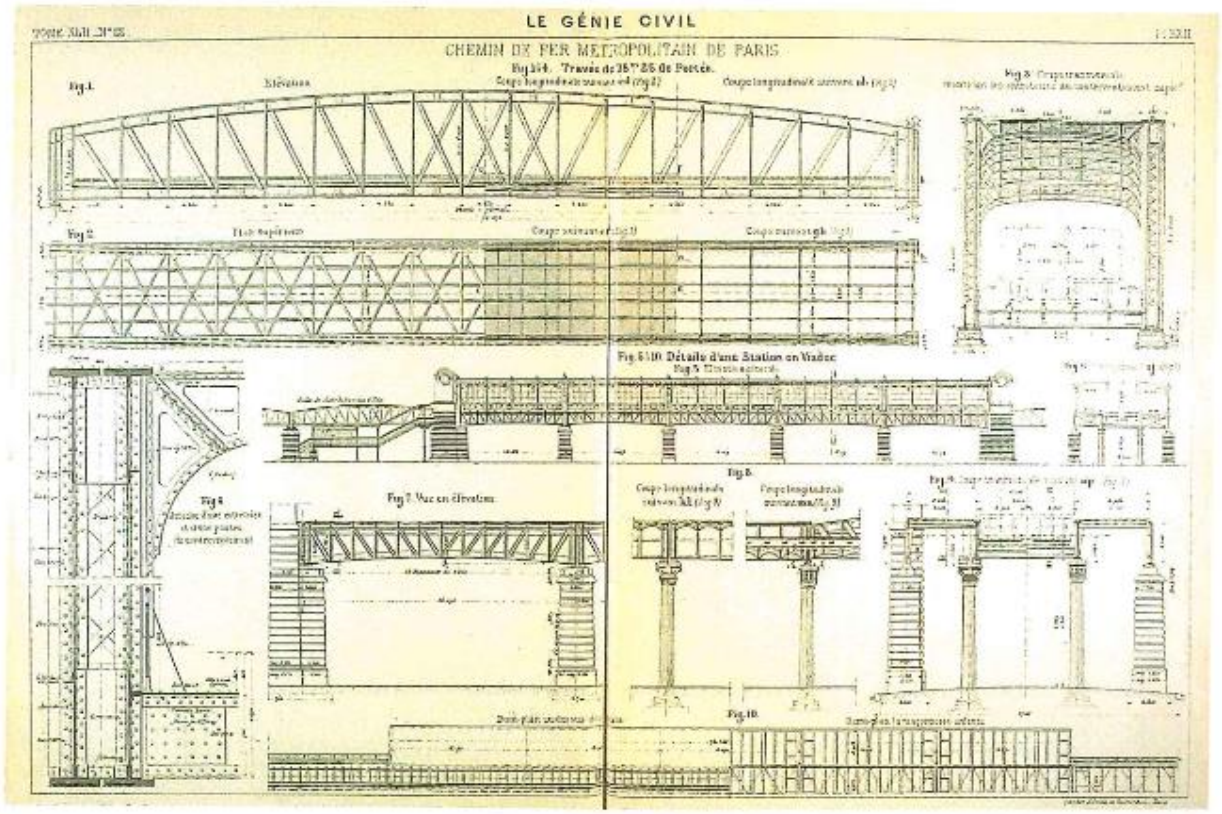
Représentation des mécanismes mis en œuvre à hauteur de Marly pour puiser l'eau dans la Seine avant de l'amener vers les jardins de Versailles (Institut Destrée, droits SOFAM).

10.02.01. Monument des Wallons, offert par le Conseil provincial du Hainaut pour les 300 ans de la fondation de New York

Photo tirée de :

http://www.myspace.com/panbellodotcom/blog/407576699 (Institut Destrée, droits SOFAM).

10.03.01. Le chemin de fer métropolitain de Paris



Extrait de *Le génie civil. Revue générale hebdomadaire des industries françaises et étrangères*, t. 42, planche 22.

Reproduit dans Michel Oris, « Edouard Empain », dans Jean-François Potelle, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 159. (Institut Destrée, droits SOFAM).

10.03.02. Le Pont de Bukama, chemin de fer du Bas-Congo au Katanga

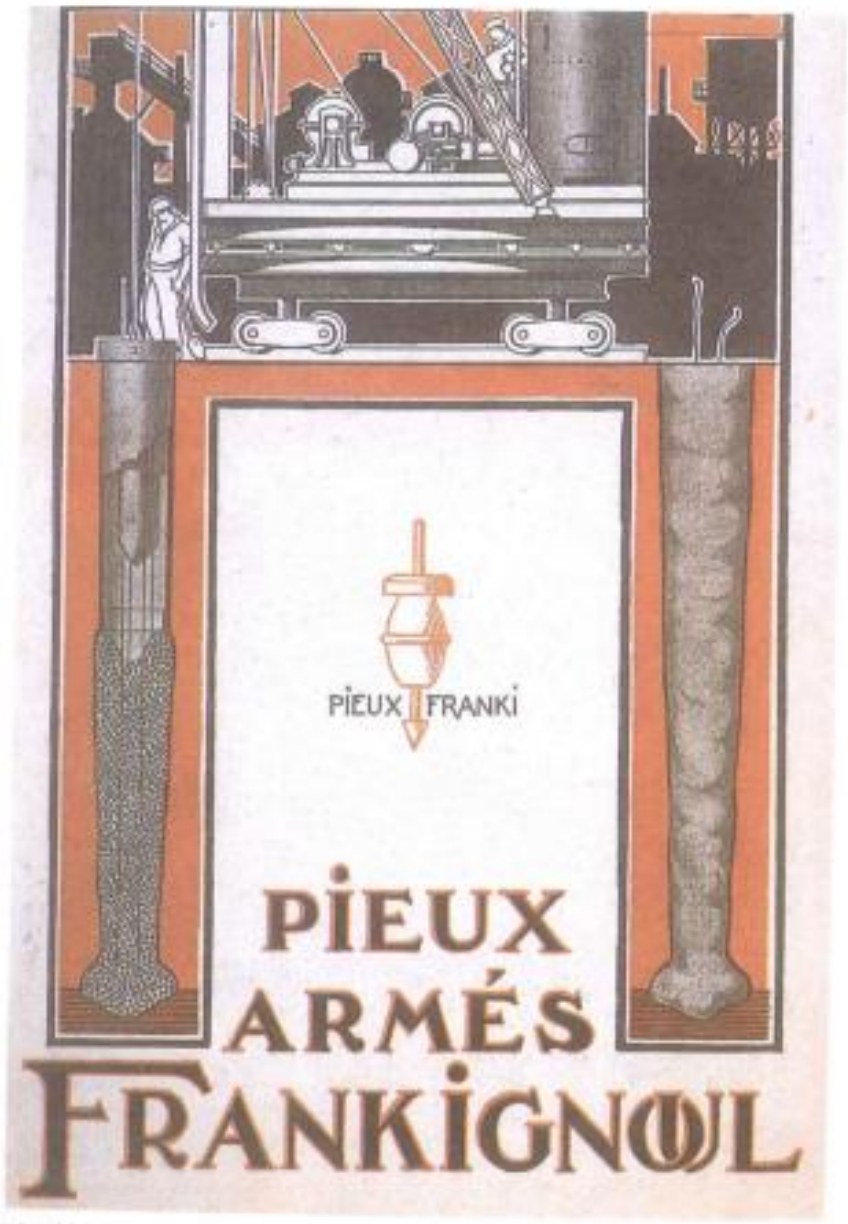
Reproduit dans Ginette KURGAN-VAN HENTENRYK, « Jean Jadot », dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 169. (Institut Destrée, droits SOFAM).

10.03.03. Compagnie internationale des Wagons-Lits

Extrait de *L'Expansion belge*, 1908.

Affiche publicitaire reproduite dans Nicole CAULIER-MATHY, « Georges Nagelmackers », dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 201. (Institut Destrée, droits SOFAM).

10.03.04. Le symbole des Pieux Franki



Extrait de *Franki. Bâtir un monde*.

Couverture d'une brochure publicitaire de 1913 reproduite dans Ginette KURGAN-VAN HENTENRYK, « Edgard Frakignoul », dans Jean-François POTELLE, sous la dir. de, *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 174. (Institut Destrée, droits SOFAM).